

214

spectacles

Lyons - Octobre 1935
- Novembre 1935

LA VIE LITTÉRAIRE

A propos des pages de journal d'André Gide

par Claude Boncompain

I

L'actualité d'André Gide subsistera longtemps encore, plus certes que celle de bien de ses contemporains, car dans les jeunes esprits il a laissé une trace extrêmement profonde. Mais tout ce qui s'est dernièrement ajouté à son œuvre ne saurait corrompre un certain ensemble que constituaient ses premiers écrits, et qui reste complet, à soi-même suffisant. Il serait peut-être arbitraire si l'on voulait examiner l'homme et l'ensemble de sa production de le limiter ainsi, mais ce point de vue semble légitime si l'on s'arrête surtout — et c'est là ce qui nous retiendra — à l'influence qu'il a exercée avant la guerre, qui s'était conservée par la suite, pour se heurter à la contradiction apparente que renferme avec cet ensemble premier, le *journal* récemment publié et l'adhésion qu'il tente de justifier, à la mystique communiste.

Après avoir publié, à 21 ans, les cahiers et poésies d'André Walter qui n'étaient guère qu'une première ébauche, mais si vibrante et curieuse, que la critique la remarqua. (« cela semble, disait Rémy de Gourmont, la condensation de toute une jeunesse d'étude, de rêve, de sentiment d'une jeunesse repêchée et peureuse »), il donne quelques brefs traités critiques et cette merveille inégalable de transparence, de pureté discrètement émue qu'est la *Tentative amoureuse*. Mais la renommée et l'influence de Gide ont commencé avec les *Nourritures terrestres*. De même dans l'expérience personnelle, éphémère ou durable de ceux qui subirent l'attrait incomparable de cet esprit, c'est par ce livre que s'éveille la découverte gidiennne. Le style s'impose bientôt et l'imiter est un jeu auquel chacun se laisse prendre, tant il semble d'abord caractérisé; ces brusques élancements de la phrase qui se coupe d'interjections, d'appels, d'incidentes; ce retournement et l'angoisse qui l'accompagne, et le départ nouveau qui le suit prennent un pouvoir, une séduction intense, et l'on sent alors seulement à quel point il adhère à l'idée et à ses fluctuations. « Un style musical et mouvant dont la moindre attitude échantillonnait, qui ne pouvait bouger sans déplacer en nous de la volupté. » Voici que les choses nommées prennent une présence immédiate, avec leur couleur et les reflets qui s'y jouent, les odeurs qui en émanent, pour la seule satisfaction de celui qui les contemple, qui en jouit. Car là est le but unique : l'intense et toujours neuve joie qui naît de cette possession, joie qui doit être cultivée ainsi qu'une fleur rare, unique et toujours renaissante par l'incessant attrait du désir. De l'amour de chacune de ces choses et de l'intensité qu'il communique à tous les instants vécus naîtra la profondeur et la particularité de l'ensemble de la vie (Cf., page 52 d'Etudes), « une existence pathétique et perpétuellement renouvelée ». Vivre véritablement est possible partout. Il suffit de le vouloir. Nul de nous n'épuise les possibilités de ce qui l'entoure : êtres, choses, nature, hommes.

Tout instant a en lui-même une parcelle de joie, comme une paillette scintillante au flanc d'un vase terne et qui nous est particulièrement destinée. Peu de gens la distinguent et la savent cueillir (1). L'éclat de la vie est d'abord œuvre volontaire. « Tu ne sauras jamais les efforts qu'il nous a fallu faire pour nous intéresser à la vie; mais maintenant qu'elle nous intéresse, ce sera comme toutes choses, passionnément. »

La possession de chaque chose est d'autant plus complète qu'elle a été plus longtemps étreinte en pensée, plus longuement désirée. Plus l'attente aura été longue et passionnée, plus la possession sera complète. « Des désirs perpétuels naissant au contact de chaque chose et perpétuellement insatisfaits. Des faims, des soifs de tout. Des satisfactions, des rassasiements par tout. » (J. Rivière.)

« Nos désirs ont déjà traversé bien des mondes,
Ils ne se sont jamais rassasiés,
Et la nature entière se tourmente
Entre soif de repos et soif de volupté. »

« Désirs, est-ce que vous ne vous lasserez pas ? »
(*Nourritures terrestres*.)

Le livre est constitué par les appels de ce désir, de cette préparation à la jouissance, et la description successive de menues ou profondes sensations qui la comblent. Peu à peu naît ainsi une doctrine dont la sensation est la base, sensation multiple, diverse, et périodique. Elle est neuve, tour à tour dense, complexe ou simple, et dénudée jusqu'à n'être plus qu'un reflet, simplifiée jusqu'à la seule joie du nom : « Il y a grand plaisir, Nathanaël, à déjà tout simplement affirmer : le fruit du palmier s'appelle datté et c'est un fruit délicieux, le vin du palmier s'appelle lagmy », simplifiée jusqu'à n'être plus que la conscience élémentaire de l'être et son énoncé.

Puisque la seule loi est l'intensité de la vie, il importe de ne rien refuser de ce qu'elle offre et d'étendre indéfiniment le champ des possibles. Le mal et le bien se rejoignent dans un même besoin de nouveauté, comme un même aliment à une curiosité sans cesse anxieuse. Tout souci de morale ou de progrès s'éteint pour ne plus laisser qu'un besoin passionné, dyonisiaque, de se répandre ou de se multiplier.

L'un après l'autre, A. Gide dénoue les liens inébranlables qui nous étreignent.

(1) « Nathanaël, je te parlerai des instants. As-tu compris de quelle force est leur présence. Une assez constante pensée de la mort n'a donné pas assez de prix au plus petit instant de ta vie. »

« Ne demeure jamais, Nathanaël, dès qu'un environ a pris ta ressemblance ou que toi tu t'es fait semblable à l'environ, il n'est plus pour toi profitable. Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, ta chambre, ton passé. Ne prends de chaque chose que leur éducation et la volupté qui te vient d'elles et t'épuise. » « Nathanaël, tu regardas tout, et tu ne l'arrêteras nulle part. »

Ainsi toujours intacte sera sauvegardée la liberté qui permet de tout accueillir. Pourtant cette liberté ne saurait se définir comme par Montaigne : « C'est pouvoir toute chose sur soi. » Car l'action elle-même est un lien par les conséquences auxquelles elle engage, par ce qu'elle a de définitif, de fini qui s'impose à nous, nous « suit » pour constituer ainsi un passé qui, malgré nous, nous prédestine.

« Ne désire jamais, Nathanaël, goûter encore aux eaux du passé. » La réalisation est moins importante en elle-même qu'en tous les possibles qu'elle élimine. « La nécessité du choix me fut toujours intolérable : choisir n'apparaissait pourtant être que repousser ce que je n'élisais point. »

Peu à peu se constitue ainsi une notion de la liberté pure, absolue dont l'extrême épanouissement

sera « l'acte gratuit » qui n'aura nulle autre fin que d'être un témoignage de rigoureuse par le choix arbitraire dans la multitude d'alternatives, d'une pour la réaliser. Ainsi pour cette disponibilité, devons nous à chaque fois choisir sans décider jamais.

On pressent ce qu'il y aura dans cette disponibilité, car la vie se doit réaliser, prend, nous pousse à l'acte et l'action se fonde sur des principes simples, indiscutés, pour éviter de se paralyser.

L'incessante curiosité poussant, pour aller avec sa disponibilité. Gide répond : « Elle ne m'intéresse point tant par la sensation qu'elle me donne que par ses suites, son retentissement. Voilà pourquoi si elle m'intéresse passionnément, crois qu'elle m'intéresse davantage encore par un autre. J'ai peur de m'y compromettre, de dire de limiter parce que je fais ce que je pourrais faire, de penser que parce que j'ai fait cela, je ne pourrai plus faire cela. J'aime faire agir qu'agir. »

Claude Boxcom

(A suivre.)

LES EXPOSITIONS



Albert Doran. — Puy-Golèfre et la Brèche

Albert Doran expose jusqu'au 18 octobre, à la Galerie Malacal, quelques bonnes toiles qui révèlent une compréhension très sûre de la montagne et une vive sensibilité d'artiste. Nous reproduisons ci-dessous une des œuvres les plus remarquables. — Du 19 octobre au 2 novembre, à cette même galerie, expose Paul Urtin. — Visitez le Salon d'Automne et son exposition d'Art fauviste italien.

LA VIE LITTÉRAIRE

A propos des pages de Journal d'André Gide

Par Claude Boncompain

Cette évolution qui est celle de l'esprit de Gide à travers son œuvre, était déjà figurée dans l'Immoraliste ; le héros Michel, serré par la double contrainte de la maladie et d'une culture aride, voit pendant son voyage en Algérie, sa maladie s'aggraver, et peu à peu cependant qu'elle évolue, sent en lui s'éveiller un immense désir de vivre. Peu à peu toutes ses forces se tendent vers ce seul but de la vie, dans ses manifestations de tous les instants, à mesure qu'il s'affranchit et que se durcit son être, cette vie prend soudain une valeur unique et la contrainte physique tombant peu à peu, Michel rejettera dans son clan toutes celles qui risquent de l'entraver et de le limiter dans cette découverte, contrainte intellectuelle, sociale et surtout morale.

« Palingénésie merveilleuse », s'écrit-il, nouvelle naissance à une vie plus ardente, plus mêlée à tous les frémissements et les mutations du monde qui vont se prolonger dans l'être pour y atteindre une sensibilité sans cesse élargie.

Cet affranchissement, Gide en a connu l'ivresse, d'autant plus violente que l'emprise subie ne fut point physique, mais morale et d'une particulière étroitesse.

Élevé dans un milieu protestant d'un puritanisme rigoureux, il s'efforce à desserrer les bandelettes de la religion, de l'éducation, du conformisme familial, il lutte pour sa vie.

« Je voudrais, avait-il écrit d'abord, à 21 ans, à l'âge où la passion se déchaine, la dompter par un labeur forcené et grisant. Je voudrais, tandis que les autres courent les plaisirs, goûter les voluptés farouches de la vie monastique. »

Mais ayant rejeté toute loi, toute norme pour une intégrale réalisation de toutes les aspirations qu'il sent dormir en lui, ayant refusé la limitation, la mutilation de son être, ayant rejeté tout voile et toute lutte contre certains de ses penchants pour vivre en une entière et débordante sincérité, sa révolte sera d'autant plus violente et définitive que la loi imposée aura paru plus meurtrissante. « Je hais, écrira-t-il, tous les gens à principes. Ils sont ce qu'il y a de plus détestable au monde. On ne saurait attendre d'eux aucune espèce de sincérité.

car ils ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété qu'il fallait faire, ou sinon, ils regardent ce qu'ils font comme mal fait ».

S'il rejette la loi puritaine à laquelle d'abord il se trouva assujéti, il subsistera en lui pourtant une sorte de hantise de la morale, du jugement, une empreinte définitive et qui va marquer son œuvre entière.

Impropre à l'observation psychologique pure et impartiale, il ne peut créer véritablement des êtres réels et vivants sans que ces créations ne se trouvent engagées dans des conflits moraux qui hantent l'esprit de l'auteur, et bientôt, ce dernier ayant hâté de prendre parti, avec le secret espoir de se justifier, la vérité psychologique cède devant la nécessité morale, devant le besoin de prouver.

Et si ce besoin de justification demeure aussi tenace, peut-être est-ce non point seulement parce que la première règle subie fut d'une rare étroitesse, mais aussi parce que l'être qu'on y voulait serrer était exceptionnel, et tourmenté par des problèmes spéciaux.

Il a pris soin lui-même de tirer sur ce sujet notre attention. « À l'origine, écrit-il, de chaque grande réforme morale, nous trouvons toujours un petit mystère physiologique, une insatisfaction de la chair, une inquiétude, une anomalie. Le malaise dont souffre le réformateur est celui d'un déséquilibre intérieur. Les densités, les positions, les valeurs morales lui sont proposées différentes et le réformateur travaille à les réaccorder ; il aspire à un nouvel équilibre ; son œuvre n'est qu'un essai de réorganisation selon sa logique, sa raison, du désordre qu'il sent en lui... Certes, il y a des réformateurs bien portants, mais ce sont des législateurs. Celui qui jouit d'un parfait équilibre intérieur peut bien apporter des réformes, mais ce sont des réformes extérieures à l'homme ; il établit des codes. L'autre, l'anormal échappe aux codes établis. »

Et sans doute n'est-ce point sans une angoisse prenante qu'il aspire à confondre le bien et le mal, celui qui sent incorporé à sa chair ce mal que toute une éducation lui enseigne à bannir avec horreur.

(A suivre).

Claude BONCOMPAIN.

Voir « Spectacles » du 15 octobre. — Prochainement nous commencerons la publication d'une étude sur « Colette ».

spectacles

» Par quelle faiblesse la presse de ce temps-là n'a-t-elle pas senti le danger ? Par quel effet d'une lassitude que la guerre excusait trop le public lui-même a-t-il accepté l'injure — provisoirement — sans régrimber ?

» On est allé au plus facile. Economie d'exigence dans le public. Carence d'ambition chez les auteurs.

» Cela a duré cinq ans, dix ans...

» Aujourd'hui, le public est las d'être méconnu et méprisé, comme la ration est lasse d'être jouée et dupée.

» Tout se tient. Le spectateur français comme le citoyen français ou le sujet de France ne demanderait qu'à se donner. Mais à qui ? A quoi ? On lui a tant conté d'histoires ! Il a si souvent été déçu qu'il se cantonne chez lui, comprimant ses élans, attendant quelque chose. On lui a dit : « celui-ci », on lui a dit : « celui-là ». A la faveur de la facilité dont je parlais, il ne trouve que confusion, nivellement ou renversement de toutes les valeurs.

» Désordre ! Désordre !

» Nous parlons de théâtre ? Où, plus qu'au théâtre, a-t-on tout confondu ? L'esprit avec l'exhibition, l'audace avec l'effronterie, la maturité du talent avec l'entêtement des vieilles dames, la satire avec le goût du scandale, le rythme de la vie dialoguée avec la trépidation, la simple beauté de la langue écrite avec le gorgorisme, la vaillante petite lanterne avec la vessie colorée par un Hottentot ?

» Désordre !

» Des talents autant qu'on en voudra. Nul à sa place ou à son plan.

» Désordre, entretenu en toute bonne foi d'ailleurs par quelques membres de la critique — je je dis « quelques » — lassés eux aussi — on le comprend — plus sensibles à la réussite facile d'un métier qu'ils connaissent parfois assez mal qu'à l'honnêteté d'un effort, qu'à la hauteur ou seulement à la bonne foi d'une ambition qu'ils ignorent délibérément.

» Désordre ! Après cela « le bonbon gratuit et

» le vestiaire automatique » ont peut-être « cela en place !... »

Ces considérations d'ordre général semblent éloignées de cette charmante comédie, et pourtant elles peuvent lui servir de préface. C'est en effet l'usage de ce large public, qui demande d'être divertie, que M. Jean Sarment a écrit cette pièce gaie — beaucoup plus franchement comique que ses autres œuvres. Mais la gaieté n'implique la vulgarité ni l'insignifiance, et M. Jean Sarment dans cette nouvelle manière, a su conserver toutes les qualités que l'on aimait en lui : la sensibilité délicate, l'invention voilée d'ironie, le sens philosophique de la destinée humaine. Il est même possible de découvrir, malgré leurs différences, une parenté avec son héros, le risible Hécube, et les autres songe-creux dont il avait jusqu'ici peuplé son théâtre.

Cet Hécube est un humble professeur d'un collège de petite ville provinciale — de cette province. M. Jean Sarment connaît si bien pour en être originaire et qu'il a décrite d'une façon si savoureuse dans ses romans : *Jean-Jacques de Nantes*. En dépit de son zèle professionnel et de son respect tiré pour tous les préjugés bourgeois, Hécube fait scandale à Rocroy-le-Petit parce qu'il a épousé une ancienne chanteuse d'opérette. Il est la risée de ses collègues et de ses élèves, qui lui prêtent les pires infortunes conjugales. Mais voici qu'une circonstance imprévue va permettre à Hécube de prendre sa revanche. L'illustre protection d'un ancien camarade du Quartier Latin, devenu un politicien influent, lui ouvre de merveilleux horizons. Il se croit appelé à un brillant avenir. La gloire et aussi l'argent lui tendent les bras. Dans sa naïveté il est le point de compromettre son paisible bonheur. Ses vœux s'ouvriront à temps et l'aventure d'Hécube enrichira d'un nouvel échantillon la galerie des « destins manqués » où s'est toujours complu Jean Sarment.

La critique — devant le public — a particulièrement apprécié cette œuvre originale par sa conception scénique autant que par son sujet. Elle a goûté le pittoresque tableau central — celui de la distribution des prix — et aussi la satire potelée qui corse certaines scènes, et qui est tout à fait de la note du jour.

Tribune du Rhône

Tribune Libre de Lyon, fondée le 22 octobre 1927, sur le modèle et avec le concours du célèbre

qui dépassera encore en intérêt celui des précédentes sessions.

A propos des pages de Journal d'André Gide

Par Claude Boncompain

(III)

Ainsi incomplètement esquissée, cette doctrine laisse pourtant déjà entrevoir les contradictions qu'elle renferme, ce qu'elle a d'incomplet et dans une certaine mesure d'inhumain, puisque afin d'exalter la personnalité, lui supprimant toute norme, elle lui ôte également tout soutien, et la livre au simple foisonnement qu'elle porte en elle, à sa propre force expansive, à la seule joie d'un épanouissement égoïste. Elle laisse entrevoir ses bases exceptionnelles et morbides. Elle laisse pressentir sa vanité et l'amertume qui en doit être le tarif et suprême fruit. Elle s'affirme stérile, s'élevant au nom de l'individu et de son instinct anarchique, contre le sentiment des hiérarchies, l'ordre et la subordination des diverses valeurs. Et à celui qui sent ses désirs se lasser, à celui qui n'ose fuir doutant qu'à la joie abandonnée succède une nouvelle qui la surpasse, à celui qui s'épuise en la lutte pour la sauvegarde d'une liberté vaine et toujours menacée, à celui qui aspire à une croissante définitive comme à un havre de repos, à celui que l'angoisse accable, elle ne saurait rien donner.

Il faut se souvenir que, lorsque à 21 ans, André Gide publia les cahiers d'André Walter, il y déposait l'essentiel de sa pensée et que nul progrès n'est intervenu depuis, car nul progrès ne peut y exister et que cette œuvre se borne à la célébration d'une attente. Et si ce n'est point ce qu'il y a en cet auteur de moins remarquable que cette perpétuelle jeunesse, ce n'est point également ce qu'il y a de moins décevant.

Car la vie presse, et la nécessité de l'action ; si passionnée et frémissante que soit la recherche et si grande la foi en celui qui entraîne, la confiance la plus entière, la plus intime, succombe si nulle terre promise ne surgit après les mirages les plus colorés.

Celui-là qui s'est dépouillé pour s'en aller à la quête d'une vérité, lorsqu'il entrevoit que son renoncement sera vain, sent en lui s'éveiller une rancune intense contre le mage incapable qui, lié par sa chair et sa perverse curiosité, n'accorde jamais qu'une adhésion feinte. Il faut savoir que Gide un instant se tourna vers Claudel, qu'il aimait, que cette absolue sérénité qui accompagnait la possession d'une vérité définitive dut le faire un instant douter de ses vérités successives.

Faut-il penser qu'il a été enfin étreint par la nécessité de choisir ? Il l'a fait, ou du moins l'a paru faire.

Après un silence de plusieurs années, il a publié ses *Pages de Journal* et lorsqu'on y a lu une adhésion au marxisme, une rumeur violente s'est élevée.

N'était-ce point en effet un surprenant paradoxe que l'adhésion de ce révolté ? Était-ce donc la peine

d'avoir patiemment miné tout un conformisme social, d'avoir un à un délié tous les liens qui enserrèrent l'individu, de l'avoir élevé jusqu'à une liberté jalouse et sans cesse en éveil pour l'intégrer enfin dans un cadre étroit qui l'asservit à un ensemble sous ce vain sophisme que de la prospérité sociale va naître l'affranchissement individuel ?

On n'imagine pas qu'il existe une conception aussi antisociale, anarchique que l'individualisme exalte du héros gidien dont le propre est de s'élever contre quelque chose, de guetter sans cesse ce qui le pourrait cerner et limiter. Et le voici, soumis à une règle de fer.

Outre ce qu'a d'illogique la soumission de cet esthète raffiné à une théorie rigoureusement matérialiste, l'inattendu de ce choix, de cette option prend l'air d'une soudaine fuite, d'un manque de courage pour aller jusqu'au bout de sa pensée.

Il y a sans doute une secrète résonance entre la pensée de Marx et de Gide, qui s'élèvent ensemble contre un idéal supérieur à l'homme, mais cependant que l'un l'affranchit pour le laisser à lui-même, l'autre le libère afin de le vouer au troupeau.

C'est différemment, particulièrement que vaut chaque être aux yeux de Gide, c'est aux yeux de Marx par sa place parmi les autres qu'il existe.

Alors que Gide demeure au stade du refus, de la révolte, Marx crée une loi nouvelle.

Il y a d'ailleurs dans ces pages de journal, un faux accent de sincérité, une méconnaissance entière du peuple et comme une indifférence à ses besoins. Nous sentons qu'après avoir passé sa vie à la recherche, Gide élude le problème, et ce choix prend l'air d'une duperie. Après avoir enseigné la liberté, avoir entraîné à la connaissance de soi-même, à travers une voie fleurie des mille découvertes de la vie, à la merveilleuse stupefaction d'être soi et de vivre, après avoir par une incessante critique tout rejeté, il n'a rien à offrir qu'une doctrine qui, dans sa partie critique, n'ajoute rien, et dont la loi nouvelle contredit à tout l'acquis du disciple Gidien.

Le Gide durable n'est d'ailleurs point là pas plus que dans cette sérénité dans l'anormal qui ressortait de *Corydon* ou de *Si le grain ne meurt*. Et ce n'est point sans une déception profonde qu'on prend connaissance de ces œuvres où ne retentit ni l'inquiétude, ni l'insatisfait, ni le frémissant élan, l'ambition de tout accueillir pour une plus complète réalisation de son être, des *Nourritures terrestres*, de l'*Immoraliste*, ni le vain et sublime ascétisme de la *Porte Etroite*. Cette inquiétude que l'anomalie avait éveillée en lui, et qui s'était élevée jus

spectacles

Les Spectacles de Lyon

JEAN CLERE
Administrateur

LEF

Jury

requis des

ement

francs

récart
1, rue Collette à Lyon

communications concernant
analitique de la Revue doivent
facteur en chef, 9, rue de B

33 (pour l



Avant

Première.....

Bichon

Bichon fut créé par Victor Boucher et Marguerite Deval. A l'analyse, l'action de *Bichon*, avec tous ses quiproquos et ses « rebondissements » imprévus, était dans la meilleure tradition vaudevillesque. Le dialogue n'était singulièrement vivant : plusieurs personnages, et plus particulièrement le caractère de la vieille fille qui fut interprétée par Marguerite Deval, sont humains, ainsi que le ton du langage que les acteurs doivent se garder de forcer. Il y faut en effet une véritable maîtrise pour que la comédie s'équilibre et reste d'un bout à l'autre ce qu'a voulu l'auteur. Les réparties sont parfois d'une grande veine comique, pourtant le langage est, avant tout, naturel.

Bichon, est un petit enfant. Invisible, il joue durant toute la pièce, un rôle beaucoup plus innocent mais « dramatiquement » analogue à celui de la mystérieuse *Arlésienne* !

Papa malgré lui, le jeune Jacques Fontanges s'est mis à l'abri des foudres familiales en obtenant de sa sœur qu'elle prenne à son compte l'innocent *Bichon*. Cette usurpation de maternité fait le jeu de Christiane, car amoureuse d'un employé

de son père, le candide et géréal Augustin, elle trouve ainsi une bonne raison pour légitimer, si j'ose dire, un mariage qui n'est pas du goût de Fontanges. (Il s'ensuit une scène charmante qui rappelle « le Secret de Polichinelle » et au cours de laquelle, après toutes les malédictions d'usage, chacun s'empresse de cajoler secrètement *Bichon*).

Malgré les devoirs que la situation impose à sa fille le père Fontanges s'abandonne d'autant moins à ce mariage qu'il destinait Christine à son associé Gambier, sans le concours duquel il serait contraint à la faillite. Par un miracle dont les vaudevillistes seuls ont le secret, il se trouve que le précieux commanditaire est justement le véritable père de *Bichon*. Cette découverte dénoue aussitôt tous les fils de la comédie. Gambier épousera une tante charitable qui venait de recueillir le poupon. Jacques Fontanges ne se laissera plus prendre aux chantages à la paternité des « poulets » trop prompts à caser leurs poussins et Christiane épousera Augustin à qui elle donnera beaucoup de petits *Bichons* dont ils n'auront pas à discuter l'origine.

Le Grand Théâtre donnera le samedi 16, « Madame Butterfly », avec la cantatrice nippone

qu'aux plans les plus généraux étant apaisée, il ne lemeure plus qu'un conformisme élargi sur le plan moral en un sens qui n'intéresse nullement la généralité, et limité sur le plan social au point de négliger toutes les valeurs spirituelles pour un asservissement à la masse.

Aussi pourrait-on reconnaître à ceux-là qui ont adhéré au premier effort de libération gidienne le droit de regretter l'existence de ces dernières œuvres qui ne peuvent qu'avilir à leurs yeux cette expérience noble et spontanée.

Et ceux-là, qui désormais tenteraient l'immoralisme des premières œuvres, n'auront qu'à lire ces dernières pour s'en affranchir. L'influence gidienne sur les jeunes ne pourra être que contrariée par ces accomplissements.

Il y a en effet dans la connaissance et dans la foi trois phases successives : L'une durant laquelle tout principe est inculqué et qui, obligatoirement, est dogmatique. La deuxième coïncide avec l'éveil de l'esprit critique et sa première ivresse qui, dès lors qu'elle s'attaque à l'ensemble reçu, imposé, ne peut manquer, plus ou moins totalement, plus ou moins implicitement de le détruire. Et c'est sur ces ruines que se fonde la connaissance véritable, qui ne plus souvent reproduit le plan primitif, mais agnostiquement, après un examen de ses éléments une évaluation de l'ensemble. C'est à la phase seconde qu'adhère l'œuvre gidienne, et c'est à la fois sa beauté et sa faiblesse que cette jeunesse durable. Elle en épouse toutes les sinuosités, les élans et les reculs, elle est soulevée par la même confiance, une semblable foi dans le futur, et le même éclat, le même foisonnement. La même multiplicité des appels s'y retrouvent. Mais chaque individu suit générale-

ment une évolution vers une liberté moins gratuite, vers les degrés plus sereins d'une norme choisie et volontairement acceptée, sur laquelle l'action se pourra fonder.

Si l'on relit cette magnifique parabole en trois états qu'a écrite Gide : *l'Enfant prodigue*, on y retrouve exactement cette démarche.

L'expérience gidienne s'accomplit dans la même joie que la dissipation de l'héritage et le retour est toujours probable.

- « — Tu ne partiras plus (dit la mère) ? »
- « — Je ne puis plus partir.
- « — Qu'est-ce qui t'attirait au dehors ? »
- « — Je ne veux plus songer : rien... moi-même.
- « — Pensais-tu donc être heureux loin de nous ? »
- « — *Je ne cherchais pas le bonheur.*
- « — Que cherchais-tu ? »
- « — *Je cherchais qui j'étais.* »
- J. Rivière lui aussi écrivait à Alain Fournier : « Nous ne chercherons pas le bonheur. »
- « — Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? »
- « — Je vous l'ai dit : m'occuper de ressembler à mon frère, régir mes biens et, comme lui, prendre femme. »

On ne peut vraiment s'empêcher en relisant ces lignes, de songer à Jacques Rivière. Il faut se rappeler les lignes brûlantes qu'il écrivait à son ami Alain Fournier lorsqu'il découvrit cette œuvre tourmentée à l'emprise de laquelle il fut si longtemps soumis, et qu'au terme de cette recherche angoissée Dieu attendait, certitude définitive et digne rançon d'un dévouement volontaire que les nourritures terrestres n'avaient point comblé.

Claude BONGOMPAIN.